

LE CHATEAU DE TALLEYRAND

On vend ce beau château de Valençay, que Talleyrand loua si cher à Napoléon, pour y interner le roi d'Espagne. Et, en attendant qu'on mette aux enchères le château historique, les parcs admirables et les terres qui en dépendent, la galerie des tableaux, les curiosités et les meubles passent à l'encan et sont disputés à prix d'or. *Sunt lacrymæ rerum*, disait Virgile. Les choses, ici, n'ont pas de mélancolie. On y trouverait plutôt un large et ironique éclat de rire!

Quoi de plus plaisant, par exemple, que cette mise en vente successive des portraits des souverains, d'origine diverse, que le prince de Bénévent avait servis? J'ai connu un négociant quelque peu cynique qui avait

fait élever une villa, en trois corps de bâtiment, érigés à d'assez longs intervalles. Chaque corps de bâtiment portait une date : c'étaient les dates des trois faillites de ce trop habile homme, qui faisait des bénéfices en déposant son bilan. A chaque faillite de ses convictions, à chaque banqueroute de ses serments, Talleyrand gagna quelque petite chose, fit un marché avantageux, avec un portrait pour épingles. Ce sont ces portraits qu'on a vus passer aux enchères. Napoléon s'est bien vendu, et Charles X aussi. Mais il y a eu du déchet pour Louis-Philippe... Et non seulement on a vendu les portraits des souverains français que Talleyrand avait servis, mais encore toute une série de miniatures représentant les souverains avec qui il avait été en affaires. La cote de ces enchères n'est pas sans philosophie.

Le roi de Prusse n'a *fait* que 110 francs. Nous sommes patriotes, et le portrait du tsar Alexandre a été au triple. Quant au portrait du pape, que Talleyrand brava et déposséda

et à qui il finit par faire amende honorable, il s'est bien tenu.

Je songe à ce Talleyrand, qui fut, tout de même, de grande envergure. L'âme de cet homme, qui a tant parlé, reste secrète. Il est vrai qu'on lui attribue ce mot : que la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. Qu'il serait curieux de l'interroger ! Mais où ? Dans les Champs Élysées ou dans le Tartare ? Et il serait capable, l'habile homme, d'avoir un pied dans le paradis, et l'autre, le mauvais, le pied boiteux, dans les enfers. La foule porte sur lui, quand son souvenir s'évoque devant elle par quelque hasard, comme aujourd'hui, un jugement sévère et sans atténuation. On lui accorde de l'esprit, sans plus ; pour le reste, un génie d'intrigue confinant à la trahison. Il est certain qu'il fut effroyablement prévaricateur dans toutes les charges qu'il occupa, Verrès qui sut toujours faire taire Cicéron. De plus, il fut un prêtre scandaleux avant d'être un prêtre défroqué ; et, en France, au moins aujourd'hui, les

libres penseurs eux-mêmes n'aiment pas le clergé libre de mœurs. Si Homais loue l'homme d'Église qui jette le froc aux orties, il ne veut pas que ce soit pour porter la tunique trop dénouée. Et celle de Talleyrand le fut comme pas une ! Il était, d'ailleurs, charmant avec les femmes, de bonne grâce d'ancien régime et courtisan de la beauté aussi bien que du pouvoir.

La foule est toujours trop simpliste dans ses jugements. Elle a trop facilement adopté cette définition ultra-pittoresque de Talleyrand où il est question d'un bas de soie et de quelque autre chose encore. Il me semble qu'il ne faut pas trop rabaisser les hommes qui ont joué un grand rôle dans notre histoire ? Celui de Talleyrand fut grand et, par moments, de haute utilité. Il fut aux États généraux l'ami de Mirabeau et un de ceux qui firent le plus pour l'union du tiers et du clergé et de la noblesse. On peut croire que, si Napoléon l'eût écouté, bien des désastres eussent été évités. Talleyrand, à

deux reprises, avait rapproché la France et la Russie.

Il se vantait de pouvoir le faire encore après Leipzig, si l'empereur lui eût laissé carte blanche. Quoi qu'il en soit, son influence sur le tsar amena la reconnaissance des Bourbons par l'Europe et nous valut, au traité de Paris, des conditions moins dures que celles qu'exigeait la Prusse. D'ailleurs, serviteur de Napoléon, il avait fait repousser l'idée de la régence et remis Louis XVIII sur le trône, ce qui ne l'empêcha pas, après 1830, d'aller à Londres demander et obtenir que l'Angleterre reconnût le « roi des barricades... » Cet homme perspicace et qui voyait souvent de loin n'en restait pas moins l'homme des faits accomplis.

En tout ceci, en ces palinodies renouvelées, Talleyrand obéit-il seulement à un scepticisme égoïste de son esprit, à une souplesse de caractère allant jusqu'à la bassesse, à un appétit de richesses et d'honneurs ne reculant devant rien? Lamartine l'a pensé et bien

d'autres avec lui. On peut croire, cependant, qu'il y eut autre chose dans l'âme de Talleyrand et comme une conception philosophique du rôle des diplomates qui le justifiait à ses propres yeux. Il avait été d'Église : et, si mauvais prêtre qu'il fut, l'évêque d'Autun pouvait avoir été imprégné de cette politique ecclésiastique, opportuniste à l'excès, qui veut qu'on accepte les faits, pourvu qu'on les puisse tourner en quelque façon à l'utilité et à la gloire de l'institution catholique. Pourquoi ne pas supposer, laissant les mauvaises mœurs du prêtre et les pitreries du ministre pour ce qu'elles valent, qu'ayant vu se succéder une dizaine au moins de régimes, indifférent aux formes de gouvernement, ingrat envers les hommes qu'il méprisa trop, ce qui ne va pas sans se mépriser un peu soi-même, il pensa qu'après chaque désastre et chaque révolution il restait tout de même quelque chose, qui était la France et qu'il pensait pouvoir servir ? Le mot a été dit, au procès Bazaine, par un des plus honnêtes hommes

de notre temps. Il ne me déplairait pas de croire que le sentiment qu'il exprime est si grand et si beau qu'il a pu être le rayon de l'âme de Talleyrand, assez noire en toute autre chose?
